

mon père, à rompre avec tant de misères et de tourments ? jobés. Cette vie misérable, je la quitte, je marche en ce moment vers l'éternité !

A ces mots, se dégageant avec noblesse, il descendit les degrés lentement, le regard calme et fier. Il ouvrit lui-même la grille, et, s'adressant aux soldats stupéfaits :

— Reculez d'un pas, dit-il, ne violez point inutilement l'asile. Richard d'York ce livre au roi Henri VII.

Il franchit le seuil sacré.

Cette vague furieuse, qui menaçait l'instant d'avant de tout briser pour arriver à lui et le mettre en pièces, recula docile et comme tremblante devant la majesté de ce sacrifice.

Richard continua de marcher ; les officiers l'entourèrent, respectueux, en silence ; derrière eux, les soldats prirent peu à peu leurs rangs, et plus d'un, contemplant à la dérobée cet œil bleu, ferme et fin comme l'acier, ces cheveux d'or de la pure race saxonne et l'indomptable vigueur de cette belle âme dans un corps si parfait, plus d'un, vieux soldat des guerres civiles, se rappela Edouard IV sur les champs de bataille, sentit sur ses épaules le frisson des superstitions populaires, et se dit en soupirant :

— Si pourtant c'était là le duc Richard !

Richard, en se livrant, croyait mourir. Henri VII le réservait à un supplice plus cruel que la mort. Il publia le manifeste de la duchesse de Bourgogne, et toute l'Angleterre, en apprenant que le prétendant n'était qu'un imposteur, apprit aussi qu'on lui ferait voir ce misérable, en plein jour, dans Londres, comme une de ces bêtes prises au piège qu'on promène par les carrefours.

Richard, vêtu d'habits grossiers, monté sur un mulet sans selle ni bride et conduit par un licol, fit son entrée dans la ville capitale de son royaume, en présence de quatre cent mille spectateurs. Devant lui marchaient des hérauts superbement montés, dont les uns sonnaient une fanfare, après laquelle ils criaient :

« Voici le juif Perkin Warbeck, soi-disant duc d'York, fils du grand roi Edouard IV ! »

Et cent mille huées formaient à ce cri un accompagnement formidable. Une canaille enivrée, payée, tournait et courait autour du mulet avec des menaces et des injures ; souvent même les gardes ne réussissant pas à empêcher les plus zélés de ces fanatiques de faire pleuvoir sur Richard des pierres ou des immondices.

Le malheureux, pâle, résigné, s'attendait à voir l'échafaud au bout de chaque rue, et l'espoir de la mort lui donnait du courage. Il promenait sur cette fangeuse populace un regard fier, bienveillant et calme. Il était bien le prince, le roi Richard faisant son entrée dans le royaume de ses pères. Les historiens s'accordent à dire que si jamais il fut digne du grand nom qu'il avait pris, ce fut ce jour d'opprobre et de tortures, où sa noblesse et sa vertu ne se démentirent par un instant.

A l'angle de Hay-Market, où les vociférations et les insultes avaient redoublé, Richard, en détournant la tête, aperçut, au-dessus de toutes les autres, une figure tranquille et des yeux sans colère, les seuls qui ne brillassent point dans cet océan de furieuses étincelles.

Il y arrêta son regard, et crut reconnaître ce visage pour celui d'un homme qu'il supposait à jamais perdu. Plus de doutes, c'était Fryon ! Le prince fit un mouvement de surprise. L'homme mystérieux regarda le ciel, appliqua un doigt sur ses lèvres, et descendant de la borne sur laquelle il s'était placé pour être aperçu du prince, il disparut soudain dans l'ondulation d'une des vagues populaires.

Richard comprit qu'on lui recommandait de se taire et d'espérer en Dieu. Et comme, dans son passé, le souvenir de Fryon se liait au souvenir de sa première entrevue avec Catherine, l'infortuné prince sentit ce cœur qu'il croyait mort se gonfler de nouveau par un soudain retour de jeunesse et de vie. Il poussa un soupir de soulagement et presque de joie quand, la Tour apparaissant devant lui, il vit son cortège

franchir les ponts et la herse, s'enfoncer sous la voûte noire, puis dans les cours du sombre édifice, impénétrable aux hurlements de la foule, et apprit du chef des hérauts que le roi Henri VII lui faisait grâce de la vie et le condamnait seulement à la prison.

CHAPITRE X

DANS LA TOUR.

Un mois après son entrée à la Tour, un mois long comme un siècle, depuis que l'espérance s'était réveillée chez le prisonnier, Richard vit entrer dans sa chambre deux hommes, au lieu du seul geôlier qui le servait.

Le geôlier sortit et le laissa avec ce nouveau compagnon, qui, se dépouillant d'un large bonnet fourré sous lequel disparaissaient son front et ses yeux, lui montra les traits animés, le sourire intelligent et le regard acéré de Fryon, cet infatigable et presque insespéré protecteur.

— Milord, dit ce dernier, tout défiant, j'ai dû commencer par le plus pressé : je vous apporte, de la part de lady Catherine...

— Une lettre ? s'écria Richard.

— Oh ! non, non, je ne porte pas de lettres, moi, répondit le Français ; c'est déjà trop de m'apporter moi-même, ici, où ma tête est un morceau friand pour Sa Majesté Henri VII. Pas trop d'imprudence ! Je vous transmets, en entendant mieux, les vœux, les tendresses, les plus ardents souhaits de madame la duchesse d'York, et ceux de Son Altesse madame la duchesse de Bourgogne.

— Oh !... la moitié au moins de votre message est une rêverie ! dit mélancoliquement Richard. Les vœux de madame la duchesse ! à moi !... sa victime !...

— Ecoutez, milord, et comprenez enfin, repartit Fryon.

Il lui conta aussitôt sa disparition de leur retraite commune, son enlèvement, l'ignorance où cet enlèvement avait laissé la duchesse, et la certitude qu'elle croyait avoir d'employer seulement Perkin Warbeck, c'est-à-dire un imposteur habile et bien dressé à son manège. Il expliqua ensuite la fureur de la duchesse à la nouvelle du mariage de cet imposteur avec Catherine, et sur-le-champ le voile tomba des yeux de Richard, et il comprit : la haine de Marguerite, son abandon, sa trahison même, et les perplexités, les doutes, les sacrifices de la noble Catherine.

Fryon raconta son évasion des prisons d'Henri VII, son retour chez la duchesse, et l'émouvante scène dans laquelle il avait appris à Marguerite qu'elle venait de livrer à Lancastré le véritable sang d'York.

— J'en étais enfui du palais, dit-il, laissant la duchesse foudroyée par mes révélations, et me jurant de ne jamais plus servir la cause si périlleuse des princes. De retour à l'hôtel-lerie, où je voulais enlever mon vieil ami Brakenbury, je trouvai celui-ci expirant ; et réfléchissant que le premier mouvement de la duchesse serait terrible, je pris un cheval frais et me dirigeai en toute hâte vers la frontière. Son Altesse revint de la torpeur où je l'avais laissée, me fit poursuivre, reprendre, malgré ma résistance, et ramener au palais. Je me crus perdu. Sans doute elle allait me sacrifier au secret d'Etat et fermer à jamais la bouche maudite qu'Henri VII avait épargnée. Quelle fut ma stupéfaction, quand je trouvai la digne princesse aussi tendre, aussi exaltée d'amour pour vous, et de remords, qu'elle avait été terrible, implacable dans sa désaffection et sa vengeance. Elle me pria tant, me supplia si chaleureusement de l'aider à réparer son crime, de l'aider à sauver son honneur et votre vie, que je fus touché, que je m'attendris avec elle, et nous recommençâmes à délibérer sur le parti qui nous restait à prendre. J'eus bien de la peine à l'empêcher de partir pour Londres ; elle voulait parler au roi, lui avouer tout, obtenir de lui votre grâce en le menaçant de porter sa douleur et le récit de la vérité devant le tribunal de tous les souverains de l'Europe. Epouvanté, je lui répondis qu'elle vous perdrait plus sûrement encore par ce fanatisme d'amour, qu'elle n'avait fait par l'excès de sa haine ; et